

Poches

Paulhan, voilà l'ennemi

Le pape de chez Gallimard prenait un malin plaisir à énerver tout le monde.

JEAN PAULHAN
Lettre à un jeune partisan
Allia, 38 pp., 40 F.

Le but de Jean Paulhan, quand il écrivait, n'était peut-être pas d'exaspérer la terre entière, toujours est-il que c'est un résultat auquel il parvenait souvent (et quand même volontiers). Exempla pendant la guerre, il écrit ensuite *Lettre aux directeurs de la Résistance* pour s'en prendre à l'épuration de telle manière que d'autres résistants le soupçonnent de ne s'être engagé dans leurs rangs que pour mieux pouvoir les agacer ensuite. *Lettre à un jeune partisan* est un texte plus modeste d'abord paru dans *la NRF* en 1956, douze ans avant la mort de celui qui fut un essayiste redoutable et un pont de chez Gallimard. Catalogué homme de droite, il y répond à un prétendu sympathisant communiste. Comme l'Anglais Gilbert-Keith Chesterton, Jean Paulhan adore prendre des positions qui peuvent paraître réactionnaires mais qui ont beaucoup pour déplaire aux véritables réactionnaires, de sorte qu'il se fait des ennemis dans tous les camps.

Le chant du cygne des partisans tient pour Paulhan à ce qu'on est forcément de tous les camps à la fois. Il imagine ainsi que son correspondant, après avoir fait un mariage d'amour, emmène son épouse voir une pièce de Shakespeare durant laquelle, malheureusement, le théâtre prend feu et on ne sait quelle catastrophe se serait produite si quelqu'un de banal, même pas bien habillé, n'avait pris les choses en main. Le héros de cette journée a donc été en quelques heures «*démocrate, partisan de l'aristocratie et royaliste (ou fasciste, si vous aimez mieux – c'est ici tout un)*». Royaliste en obéissant «*aveuglément*» à l'homme sans qualité qui organisa l'évacuation du théâtre, aristocratique en choisissant comme spectacle une pièce du «*meilleur (à votre sens) des auteurs dramatiques*» et démocrate en se ma-

riant avec la femme qu'il aime et non celle choisie par ses «*vieux parents – même si vous avez pour eux l'affection qu'ils méritent*» ni par son médecin, «*fût-il le meilleur du quartier*».

Evidemment, on peut trouver à redire aux raisonnements de Paulhan, mais ils sont réjouissants. Adorateur de la grammaire, il voudrait que les idées aussi aient la leur. «*Eh bien! il me*

semble qu'une telle grammaire commencera par faire place, entre les opinions extrêmes, à je ne sais quel vide et quelle absence, quel état d'extrême-milieu, bien plus proche d'un secret que d'un aveu, d'une ignorance que d'une doctrine.» Même l'approche de la politique que fait Paulhan est «*bien plus proche*» de la littérature que de la politique.

MATHIEU LINDON



Jean Paulhan
et Mireille
Jouhandeau
aux arènes de
Luzac



Libération